

**Rodney Saint-Éloi**  
**QUAND IL FAIT TRISTE BERTHA CHANTE**  
**Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2020, 304 p.**

Hans-Jürgen Greif  
Université Laval

Bertha, la mère de Rodney Saint-Éloi, a fait une chute dans l'église où elle était membre d'un chœur. Blessée à la tête, elle décède quelques jours plus tard dans un hôpital du Connecticut, loin de sa patrie, Haïti.

« Je vous parle de Bertha. Bertha est morte. Cette phrase existe, je la répète pour douter de chaque mot. [...] La voix de Bertha parle en moi. Ses yeux me fixent. Je suis désormais ma mère. » (Début du premier chapitre, « Bertha, ma mère ».) Ainsi commence la reconstitution d'un casse-tête composé de 67 éléments. Un hommage à la mère comme on en voit rarement, animé d'amour pour elle, de rancune envers le « pays-pourri ». Comme ses quatre enfants, tous de pères différents, Bertha a quitté le quartier Bois-Cochon à Port-au-Prince, devenu invivable. Désormais, elle vit aux États-Unis, mais demeure attachée au « pays bleu », omniprésent dans la mosaïque présentée par Saint-Éloi.

Pourquoi faire parler une femme qui a partagé le sort de tant de ses sœurs, restées là-bas ? Qu'avait-elle de si particulier pour pousser son aîné à lui consacrer l'un des plus beaux livres sur la mort de sa mère ? Comme nous le verrons, la présence constante et l'influence durable de Bertha sur son fils, poète et écrivain de renom, a créé un document unique, comme d'autres récits sur la mère tels celui d'Albert Cohen (*Le livre de ma mère* [1954]), dont il a déjà été question dans cette rubrique, et celui de Roland Barthes (*Journal de deuil* [1977]), dont il sera question une autre fois.

Dans l'hymne polyphonique que voici, les voix fondues de la mère et du fils forment le portrait d'une femme d'exception, résolue à suivre son chemin sans accepter

la protection d'un homme. Dieu sait que n'importe quelle autre femme dans sa situation aurait profité de la présence d'un homme influent, mais pas Bertha. Toute jeune, elle est acceptée comme domestique dans une famille de la bourgeoisie haïtienne. S'ensuit un scénario rappelant les romans zoliens : le fils des patrons la rend enceinte, elle est mise à la porte. Il ne lui reste qu'à retourner chez elle et à affronter les mauvaises langues. Dans cette société où la condition de mère célibataire signifie une condamnation, Bertha poursuit sa route, sans s'occuper du qu'en-dira-t-on. Elle préfère demeurer silencieuse pour se protéger. Sa condition accentue son sens de la justice sociale, manquement majeur dans un pays fortement hiérarchisé, dominé par la bourgeoisie, toujours du côté du pouvoir et prête à réprimer les révoltes du peuple. À bien y regarder, Bertha est la digne descendante de sa mère Contita et de sa grand-mère Tida, toutes deux des figures tutélaires pour l'auteur qui se remémore son enfance lors des funérailles de sa mère. La structure sociale, immuable d'Haïti, condamne les femmes au silence. Ainsi, il n'est pas étonnant qu'aucun des hommes qui ont partagé la vie de Bertha ne fasse acte de présence. Quant au père de Rodney, surnommé le « comédien », il est mort récemment sans avoir joué le moindre rôle dans la vie de son fils. Pour donner un exemple de leur relation : la première rencontre entre le père et le fils a lieu quand ce dernier est convoqué, à l'âge de 27 ans, au chevet de son géniteur; une seule fois, celui-ci lui a demandé des nouvelles de Bertha. Quant aux autres, le père du frère Hébert demeure une figure mystérieuse, alors que Bérard, celui de leur sœur Ertha, a été un membre déchu des terrifiantes milices. Cependant, c'est à lui que vont le respect et la reconnaissance de Rodney, puisqu'il a été le seul homme à aider Bertha et les siens. Le père du cadet, Lolo, a disparu dans la brume.

Comment une femme, seule avec quatre enfants, peut-elle survivre dans un contexte pareil, livrée à la pauvreté, travaillant dur chaque jour et souvent la nuit ? Dans une suite de dialogues, Saint-Éloi et sa mère revisitent Haïti (voir « Lettre au pays-pourri »); en même temps, ils parlent de l'exil, aussi mortifère que le « pays-pourri ». D'un côté, il est impossible de continuer à vivre sur l'île, suivre, comprendre et réagir aux

machinations des politiques sans être en mesure d'intervenir autrement qu'en participant à des manifestations, des révoltes allant jusqu'à la révolution<sup>1</sup>. De l'autre, la qualité de vie de l'exilé, sur la côte est états-unienne ou au Canada, est meilleure pour ceux qui ont obtenu une éducation habituellement réservée à la bourgeoisie. Cependant, l'écharde que constitue le souvenir d'Haïti continue à tarauder l'immigrant, même s'il s'est taillé une place au pays d'accueil. Il cherche tout naturellement à rejoindre les regroupements de ses compatriotes où le premier sujet de discussion demeure la vie « là-bas ». L'ouvrier retrouve la violence brute en Haïti chez ses congénères aux États-Unis, à peine masquée. Dans les dialogues entre la mère et le fils revient sans cesse la relation amour/haine, admiration/opprobre : « On a vaincu Napoléon et son armée. On a mangé les couilles des Blancs. On a foutu en 1803 aux Français une fessée mémorable au cri de 'Vivre libre ou mourir'. On est les premiers Noirs à triompher de l'esclavage. On est restés là, plantés dans notre ivresse de grands Nègres fiers d'avoir donné naissance au premier pays noir debout. [...] La liberté ou la mort. Nous sommes en guerre contre nous-mêmes. Nous sommes encore esclaves. [...] La liberté nous a saoulés, nous les Nègres libres, les Nègres marron de la liberté au pays-pourri chéri. [...] Triste, dis-tu Bertha, tous ces héros à pleurer l'espoir. Tous ces héros à tourner dos à la mer et à demain. La gangrène, comme le soleil, n'a pas de porte. » (« Liberté est un mot nègre ».)

Rodney demande à Bertha comment concilier la dichotomie humanité/monde. Elle l'ignore. « Cela te trouble de ne pas voir devant toi. [...] Tu parles en moi et j'écris avec ta voix cette lettre sans ménager personne. [...] La vérité est ce qui manque le plus au pays. [...] Nous connaissons toi et moi cette excuse de disparaître nommée exil. Tu parles, disparaïs. Et je transcris. [...] Désastre nommé île, tout est rogné, pays chéri, pays libre souverain, pays libre et indépendant, implacable, pays cimetièrre, pays point de faire-part,

---

<sup>1</sup> Voir à ce sujet, du même auteur, *Passion Haïti*, Montréal, Hamac/Septentrion, 2016, repris aux Éditions Grandvaux, Paris, 2019.

mort raide. Pays paradoxe. Pays marelle. » (« Lettre au pays-pourri ».) Le noyau de l'existence haïtienne est contenu dans l'attachement de Bertha et de son fils à ce pays « qui n'est peut-être pas un pays », dans leur terrible condamnation sans appel d'Haïti, leur désarroi devant la fuite des hommes, voire de leur absence. C'est l'écrivain qui traduit et concrétise les mots de sa mère, toujours impétueuse, tranchante, intolérante devant l'injustice. Dans le chapitre « Je te regarde », le fils écrit : « Je sais pourquoi quand il fait triste autour de moi je chante. En fait, c'est de toi que j'ai appris la leçon. [...] Je mesure à ta mort tout ce que tu m'as donné. » Dans l'exil, elle se cloître « dans ce passé qui constitue [son] présent et [son] avenir ».

Ressortent des multiples pièces du casse-tête reconstruit par Rodney Saint-Éloi, l'amour et l'immense respect du fils pour sa mère, incarnation du pays natal rêvé, une passionaria qui, en prêtant sa voix à son fils, revient à la vie. Un monument funéraire, un portrait féminin au dessin ferme, auxquels son fils ajoute de magnifiques accents poétiques qui mènent son récit à des réflexions comme celle-ci : « Je redeviens, à te regarder, une histoire sans mystère. Tous les récits mènent à toi, douleurs, échouages, utopies. Pour te rejoindre dans ton monde, je me fais sorcier. » (« Une île est une terre entourée de larmes ».)